

**L'auteur
répond
aux questions
d'Algérie**
Littérature / Action



Merzac Bagtache est né en 1945 à Alger. Il a toujours vécu en Algérie où il est apprécié comme journaliste et comme écrivain d'expression arabe. Il a déjà publié trois romans, trois recueils de nouvelles et un de poésie. Il a traduit en arabe de nombreuses œuvres littéraires, dont des textes de Rachid Boudjedra ainsi que des essais, et a réalisé plusieurs feuillets pour la télévision algérienne. Calamus est sa première œuvre éditée en français.

Merzac Bagtache a échappé à un attentat en 1994. Il est resté handicapé par les séquelles de sa blessure par balles à la gorge mais écrit plus que jamais...

Algérie Littérature/Action : Dans quelles circonstances avez-vous écrit Calamus?

Merzac Bagtache : J'ai mis la dernière touche à *Calamus* au mois d'avril 1987, c'est à dire, à une période où la perception unidimensionnelle était encore dominante en tout et partout. Je voulais, pour ainsi dire, m'en démarquer, faire hors-jeu, plutôt que de traiter de sujets propagandistes qui auraient certainement déçu aux lecteurs. C'est donc un texte d'un certain âge, mais qui constitue à mes yeux un tournant décisif dans mon travail littéraire car, jusque là, j'avais la guerre de libération comme thème central dans mes écrits en plus de quelques nouvelles où il était

question de l'Algérie indépendante. Dans *Calamus*, j'ai pris un certain recul vis-à-vis de mon sujet de prédilection pour broser un tableau, à la fois psychologique et historique : quel type d'Algérien était en train d'émerger? Où allait-il et, surtout, comment réagissait-il dans sa vie de tous les jours, vis-à-vis de ses traditions sociales, du pouvoir politique en place et de l'Europe occidentale?

Calamus n'ayant jamais été publié autrement qu'en courts extraits, je n'ai pu, jusqu'ici, recueillir l'avis du lecteur. C'est pourquoi je n'ai cessé de m'interroger sur cet écrit : étais-je sur le bon chemin? Fallait-il continuer sur la même lancée?

Certes, *Calamus* a dix ans aujourd'hui et, depuis, j'ai écrit d'autres romans et nouvelles en prise directe sur la vie socio-politique de mon pays, il n'en demeure pas moins, pour moi, une sorte de boussole, même si celle-ci n'est pas encore en mesure de me guider à bon port.

AL/A : Quelle évolution ce texte manifeste-t-il dans votre œuvre romanesque?

M.B. : Elle est surtout d'ordre polyphonique. Plusieurs voix, on le constate, se superposent, se répondent parfois d'une manière contrapuntique pour mieux faire ressortir la thématique. Cette nouvelle approche dans mon travail littéraire reflète, bien sûr, l'intérêt que je portais à l'évolution de mon pays en général. L'Algérie avait besoin de changer, de se transformer, pour cela elle ne pouvait être que diverse dans son unité. L'histoire, on l'a vu, ne l'a pas démenti depuis.

L'activité de l'esprit, et de l'art en particulier, est souvent révélatrice de bouleversements qui s'accomplissent parfois dans le silence. J'entends par là, et sans aucune prétention de ma part, que mon roman reflète bien l'état d'esprit et d'âme qui régnait dans la société algérienne en ces années de grande inquiétude. Nos dirigeants ne savaient où donner de la tête. Le peuple, croyant se soustraire à un type de dirigisme, tombait dans un autre beaucoup plus néfaste. *Calamus* se situe donc à ce moment

précis et j'attribue son caractère polyphonique à ce grand besoin qu'éprouvait le peuple algérien pour une pluralité démocratique faite, surtout, de justice et porteuse de progrès.

AL/A : Quel degré de distance et d'ironie avez-vous souhaité marquer avec le narrateur/auteur du roman qui est en train de se faire sous nos yeux de lecteurs? En bref, êtes-vous, peu ou prou, cet auteur?

M.B. : Il ne peut y avoir, à mon sens, de distance, encore moins d'ironie dans ce type d'écrit tant les choses s'y imbriquent et évoluent coude à coude. Cependant, de là à suggérer que *Calamus* serait d'ordre autobiographique, loin s'en faut. Ce n'est pas Henri Miller qui écrit, c'est-à-dire qui se dévêt, c'est plutôt quelqu'un qui s'efforce de comprendre le monde au sein duquel il évolue sans trop se mettre en scène...

On pourra m'objecter, ici, non sans raison, qu'il m'était possible de choisir un autre angle, ce à quoi je répondrai que le principe de narration en lui-même, et dans le roman tout principalement, se transforme en passage à niveau gardé où le narrateur est obligé de se dédouaner, de montrer ce qu'il a dans ses bagages, ne serait-ce qu'en partie. De ce fait, je ne puis nier qu'il y a beaucoup de détails prélevés dans l'expérience de mon entourage direct, mais le "je" n'est pas du tout madame Bovary!

AL/A : *Pourquoi ce titre : Calamus? Que signifie-t-il?*

M.B. : L'obsession de l'écriture, comme on peut le voir, est le thème central de ce roman avec les corollaires qui viennent s'y greffer çà et là. Comme il s'agit d'un roman à cheval sur plusieurs cultures : populaire algérienne, arabo-islamique, française et méditerranéenne, j'ai songé, dès le départ déjà, à lui donner un titre qui résumât cette diversité et où tous les lecteurs se reconnaîtraient, d'où le titre de *Calamus*. Je m'explique encore : ce mot dont la racine a foisonné dans tout le pourtour méditerranéen signifie tout simplement : "plume". On le trouve chez les Grecs, chez les Arabes et chez les latins en général. Je ne pouvais trouver meilleur titre pour mettre en relief l'idée de l'écriture et de la création littéraire.

AL/A : *La mort du père est déterminante dans la démarche créative du romancier/personnage. est-ce, de votre part, beaucoup plus qu'une péripétie romanesque?*

M.B. : C'est plutôt le respect du père, auquel j'avais dédié mon premier roman *Oiseaux en plein midi*, qui constitue l'un des éléments fondamentaux de *Calamus*. La mort est intervenue par la suite. Mon père, marin qui avait sillonné tous les océans du globe durant quarante-sept ans, était analphabète. Je tiens à souligner ce trait, car en le faisant, j'honore sa mémoire et, par là même, j'explique

aux yeux du lecteur cette espèce d'obsession de l'écriture qui s'empare du narrateur. Sur un plan purement psychologique, je suis enclin à croire qu'il existe, quelque part chez le narrateur, une sorte de pont qui fait se réunir ces éléments si disparates: analphabétisme, respect et amour du père et, bien sûr, obsession de l'écriture. Cependant, je me vois incapable de l'expliquer, c'est pourquoi, peut-être, j'ai eu recours à la forme romanesque pour l'explorer. Ce qu'il y a de certain pour moi, c'est que le père du narrateur de *Calamus* aurait tant aimé pouvoir lire et écrire! Je crois que, d'une manière indirecte, il a réussi une gageure de taille, celle de susciter un livre.

AL/A : *Vous donnez longuement la parole à Mahdia, personnage féminin vivace et positif, future romancière. Le narrateur semble avoir pour elle une sorte de préférence, bien qu'il prétende ne pas connaître grand chose à la psychologie féminine. De quoi ce personnage est-il porteur à vos yeux d'auteur, et d'homme?*

M.B. : Il ne m'a pas été facile de faire la manoeuvre avec le personnage de Mahdia. J'ai dû naviguer, avec elle, à contre-courant, tant la psychologie féminine m'échappait. J'ai été obligé, parfois, de demander un avis à certaines lectrices averties pour mieux entrer dans la peau de ce personnage. En réalité, Mahdia n'était pas, au départ, celle que l'on

voit évoluer dans le roman. Elle n'est pas sortie de mon imagination, puisqu'elle a existé quelque part. C'est mon imagination qui s'est permise d'apporter quelques retouches à ce personnage afin qu'il cadre avec ma propre vision des choses.

J'étais loin de vouloir faire d'elle un personnage cérébral, semblable à celui du narrateur, et conscient du risque que je prenais en la matière, j'ai eu recours à la technique de composition : un trait par-ci, un autre par-là. Cependant, son penchant pour la création littéraire, bien qu'il puisse paraître quelque peu forcé, constituait à mes yeux une sorte de contrepoint à ce narrateur qui avait tendance à se dupliquer en partie dans d'autres personnages masculins du roman. En dépit de tous les traits dont j'ai affublée Mahdia, je la voyais personnifier la femme algérienne dans son combat pour une vie meilleure.

ALA : Parlez-nous un peu de vous, Merzac Bagtache. Comment

vivez-vous à Alger en ce difficile printemps 1997, vous qui avez subi une épreuve terrible il y a peu?

M.B. : J'ai 52 ans et je suis retraité depuis deux ans déjà! je suis plein d'espoir en dépit de tous nos malheurs. Il m'arrive souvent de comptabiliser le nombre d'amis perdus à jamais dans le flot de la violence, cela me permet de reprendre force pour aller de l'avant sans faille ni hésitation. Il m'arrive aussi de me dire : Merzac, toi qui es né à la fin de la deuxième guerre mondiale, toi qui as vécu la guerre de libération et les différents enjeux politiques de l'après-indépendance, tu ne sauras jamais ce qu'est la paix!

Ce qu'il y a de certain, c'est que je travaille beaucoup. Je lis énormément. J'écris sans relâche : des romans, des nouvelles, des articles littéraires, des scénarios pour la télévision et des traductions littéraires. En bref, j'ai toujours quelque chose en chantier. Et je le dis en toute sincérité : vive ce grand pays qu'est l'Algérie!